

UN 2
MARI TROP AIMÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR M. ROSIER,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du Gymnase-Dramatique, le 29 janvier 1852.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46,

Le soir au Théâtre Royal.

—
1852

PERSONNAGES.**ACTEURS.****CHARLES MONTLÉRY,**

commandant de zouaves.

MM. DUPUIS.**BONTEMS,** chirurgien-ma-
jor de zouaves.**VILLARS.****FRANÇOIS,** domestique de
Charles.**DUPEYRON.****CLAUDINE,** femme de Char-
les.**M^{mes} LUTHER.****HENRIETTE,** femme de
Bontems.**CHÉRI(-LESURUR.****JEANNE,** femme de Fran-
çois.**BÉRANGÈRE.**

A Paris, sur la lisière du bois de Boulogne, en 1851.

S'adresser pour la musique de cette pièce à **M. ROUBIÈRE,** directeur de l'Agent-Dramatique, rue Fossé-
aux-Loups, 9, à Bruxelles.

UN MARI TROP AIMÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

+++++

Petit salon. — Porte principale au fond, ouvrant sur un jardin; porte à droite, à gauche, et une petite porte dans l'angle droit, au fond, en regard de la cheminée qui est dans l'angle à gauche; une causeuse à droite, fauteuils à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE; *elle arrive de droite sur la pointe du pied et va écouter à la porte de gauche.*

Je n'entends rien et quatre heures sont sonnées; il sera recouché et rendormi.

SCÈNE II.

CLAUDINE, FRANÇOIS, *chargé de drogues, d'un rafraîchissoir plein de glace, d'une fiole et d'une bouteille étiquetées, d'un petit paquet de papier.*

CLAUDINE.

Ah! c'est toi, François! As-tu fait renouveler la paille devant la porte?

FRANÇOIS.

Oui, madame, c'est un vrai matelas, un sommier élastique.

CLAUDINE.

C'est bien.

FRANÇOIS (soupirant).

Après quoi je suis allé chez le pharmacien faire mes tristes provisions.

CLAUDINE.

Et tu n'as rien oublié, au moins?

FRANÇOIS.

Je ne crois pas. Du reste, j'ai rapporté l'ordonnance.

CLAUDINE.

Il nous faudra vérifier ensemble plus tard le compte de la semaine.

FRANÇOIS.

Voici celui du jour... (*Claudine parcourt des yeux l'ordonnance et reçoit, des mains de François qui les nomme, les divers objets.*) Sirop de capillaire. — Tisane exhilarante. — Glace pour appliquer sur la tête de monsieur. — Plantes aromatiques pour fumigations.

CLAUDINE (l'oreille à la porte de gauche).

Chut! Tais-toi; il me semble qu'il est éveillé.

Allant porter ses paquets sur une petite table au fond, à droite.

FRANÇOIS.

Je ne crois pas, madame...

CLAUDINE.

J'aurais pourtant bien voulu avant de sortir... (*Bas, appelant.*) Charles!... (*Haut.*) Mon ami!... (*Très-haut.*) Mon chéri!

CHARLES (de l'intérieur, avec une voix malade).

C'est toi, Claudine?

CLAUDINE (à François).

Tu vois bien qu'il est éveillé!

FRANÇOIS.

Parbleu!

CLAUDINE (à la porte).

Puis-je entrer?

CHARLES (de l'intérieur).

Pas encore... Envoie-moi François.

FRANÇOIS.

J'y vais.

CLAUDINE.

Marche donc doucement avec tes gros souliers ! tu vas lui donner mal à la tête.

ENSEMBLE.*AIR du Chevalier du guet.*

CLAUDINE.

Va doucement
Et prudemment,
Le pauvre, hélas !
Il est si las !

FRANÇOIS.

Oui, doucement
Et prudemment,

(A part, souriant.)

Je ris tout bas
De ses hélas.

(Il entre à gauche.)

SCENE III.

CLAUDINE, BONTEMS, *en costume de chirurgien-major de zouaves* ; HENRIETTE, *en amazone, une rose à son côté.*

BONTEMS.

Hé ! bonjour, chère dame !

CLAUDINE (avec joie).

M. Bontems, un ami de mon mari !

BONTEMS.

Et le meilleur ! J'ai le plaisir de vous présenter mon excellente Henriette, ma femme.

HENRIETTE (lui tendant la main).

Bontems, mon garçon, tu ne m'avais pas trompée.
Charmante !

CLAUDINE (avec modestie).

Oh ! madame.

HENRIETTE.

Laissez donc : un amour ! une rose ! un bijou !

BONTEMS.

Mais, dites-moi : nous avons vu de la paille devant votre porte...

HENRIETTE.

A preuve que mon cheval, mon locati, s'est arrêté pour en manger.

BONTEMS.

Ce qui prouve que cet animal n'est pas bête à manger du foin.

HENRIETTE.

Est-ce que Charles serait malade ?

CLAUDINE (souponnant).

Mon Dieu, oui !

BONTEMS (à Henriette).

Ce cher ami ! il se portait si bien, tu sais, quand nous étions en Afrique, dans les zouaves, lui chef de bataillon...

HENRIETTE.

Et nous, chirurgien-major.

CLAUDINE (arrangeant des coussins sur un fauteuil).

Du reste, je l'entends ; vous allez le voir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES, soutenu par FRANÇOIS et appuyé sur une canne ; il est en robe de chambre militaire et coiffé d'un bonnet algérien ; il a moustaches et royale ; il est frais et vermeil.

CLAUDINE (désignant Bontems à Charles).

Charles, mon ami, regarde.

CHARLES (avec éclat).

Bontems ! ce cher... (*Se ravisant et d'une voix faible.*) Ah ! c'est toi, Bontems, mon pauvre ami !

BONTEMS.

Oui, en congé de semestre... Et toi, te voilà donc malade ? Qu'as-tu, cher commandant ?

CHARLES.

J'ai... trois médecins qui ne savent rien.

HENRIETTE.

Les médecins sont des imbéciles.

BONTEMS.

Merci.

HENRIETTE.

Pas tous, puisque tu l'es.

CHARLES.

C'est vous, ma bonne Henriette ? je ne vous voyais pas ; je ne vous reconnaissais pas.

HENRIETTE.

A cause du costume ? Arrivés ce matin à Paris, nous nous sommes dit, ce soir, M. Bontems et moi : En allant voir le commandant, avenue de Neuilly, faisons une promenade au bois, et en avant l'amazone !

CHARLES.

Ça vous va bien.

BONTEMS.

C'est mon avis.

HENRIETTE.

C'est le mien aussi.

CLAUDINE (riant).

Ah ! ah ! ah !

CHARLES.

Tu ne sais pas, ma chère Claudine, quelle est la

bonne, spirituelle et aimable femme que tu as devant toi?

CLAUDINE.

Mais tu viens de le dire.

HENRIETTE (un peu fâchée).

Commandant ! vas-tu clore ton bec.

CHARLES.

C'est une héroïne ; elle a fait plusieurs campagnes avec nous, et les soldats d'une ambulance, qu'elle avait sauvés par son courage, l'ont surnommée la mère Bontems.

HENRIETTE.

Auras-tu bientôt fini de jaboter.

CLAUDINE (riant).

Ah ! ah ! ah !

CHARLES.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Cette humeur rieuse et badine

Déguise une haute fierté,

Comme la brillante héroïne

Cache une sœur de charité.

En elle, chaque grâce voile

Une noble vertu de cœur.

Et si tu veux voir une étoile !

Tiens, regarde sous cette fleur,

Une étoile est sous cette fleur.

(Il retire la fleur et on voit la croix de la Légion d'honneur.)

HENRIETTE (remettant sa fleur).

Commandant, je te trouve bien indiscret ! et si tu n'étais pas malade, je te demanderais raison...

Elle se met en garde avec sa cravache.

CLAUDINE (étonnée).

Vous tutoyez mon mari ?

HENRIETTE.

Ça vous étonne, ma belle? mais un camarade de régiment !...

BONTEMS.

Et puis, quand ma femme aime quelqu'un, ça la gêne de dire vous.

HENRIETTE.

Oui, je ne sens pas mon cœur... mais quand je dis : Tu, je le sens tout de suite... (*A Claudine.*) Et si j'osais, à vous-même...

CHARLES.

Osez, ma chère amie, osez !...

HENRIETTE.

D'ailleurs, quel est son âge? rien du tout, vingt-deux ans, les deux canards, comme on dit.

BONTEMS.

Tandis que ma femme, les deux bossus.

CLAUDINE (ne comprenant pas).

Les deux boss...

HENRIETTE.

Un instant, il n'a pas dit : Bosses ! Excusez ! droite comme un i... Il a dit : Les deux bossus, trente-trois ans.

CLAUDINE.

Vous ne les portez pas.

HENRIETTE.

Ce sont eux qui me portent.

BONTEMS.

Allons, va, ma vieille !

CHARLES.

Allez donc, mère Bontems ! vous pouvez la tutoyer.

HENRIETTE (à Claudine qui lui sourit).

Eh ? ça y est-il ? Tu permets ? ça y est ! bien obligée, mon petit bonhomme...

Elle lui tend la main.

BONTEMS.

Voilà ma femme à son aise maintenant.

CLAUDINE (à Charles).

Mon ami, j'ai à sortir ; je te laisse avec le docteur. Et si madame veut m'accompagner, profiter de ma citadine, nous ferons plus ample connaissance.

HENRIETTE.

Ça me va, mais tu me paieras des gâteaux.

BONTEMS.

Ma femme adore les petits gâteaux.

HENRIETTE.

Du tout. J'aime mieux les gros.

BONTEMS.

C'est juste.

CLAUDINE.

Docteur, veillez bien sur lui au moins ! faites-lui prendre de la tisane, beaucoup de tisane.

HENRIETTE.

Très-peu, très-peu, docteur, ou je te fais arrêter pour crime d'inondation. ●

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE (du fond).

La citadine de madame est devant la porte.

HENRIETTE (mettant un verre à son œil. A Claudine, désignant Jeanne).

C'est là ta Margoton ?

JEANNE (un peu piquée).

Mais, madame, je ne m'appelle pas Margoton !

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ça fait ? Je vous appelle toutes Margoton.

FRANÇOIS (avec dépit).

Ma femme s'appelle Jeanne !

BONTEMS.

Eh bien ! Jeanneton, Margoton...

HENRIETTE (à François).

C'est comme toi, comment crois-tu t'appeler ?

FRANÇOIS (sérieux).

François, madame.

BONTEMS.

C'est une erreur.

HENRIETTE.

Tu t'appelles Crispin... Je vous appelle tous Crispin.

CLAUDINE (riant).

Ah ! ah ! ah !

HENRIETTE.

Je suis amusante, n'est-ce pas ? quand je te dis... tu vas m'adorer.

CLAUDINE.

Ça commence déjà... Mais, partons.

HENRIETTE (à Charles).

Allons, courage, mon gros !... (A Bontems.) A revoir, mon vieux... (A François.) Bonjour, Crispin... (A Jeanne.) Sans rancune, Margoton... (A Claudine.) Viens, mon petit bonhomme...

Elle sort résolument.

SCÈNE VI.

CHARLES, BONTEMS, FRANÇOIS.

Charles court prestement et la canne sous le bras, à la porte du fond et suit des yeux les dames sorties.

BONTEMS (stupéfait).

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHARLES (revenant).

François, vite le dîner !

BONTEMS (alarmé, courant à lui).

Ah ! mon Dieu ! un accès de fièvre chaude !

CHARLES.

Des pipes, du tabac et du cognac !

BONTEMS.

François, viens, nous allons le garrotter.

FRANÇOIS (riant aux éclats).

Ah ! ah ! ah !... (*Désignant la porte à droite au fond.*) Le dîner est là, depuis une heure, sur des réchauds ; mais madame a retardé sa sortie et alors...

CHARLES.

Je n'attendais pas ce cher ami. Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOIS.

Il y a un gros perdreau truffé, une grosse sole normande, une grosse omelette au rhum.

CHARLES.

Crois-tu que nous aurons assez ?

BONTEMS.

Nous aurons de reste.

CHARLES.

Allons, tu es malade... (*A François.*) Et le vin ?

FRANÇOIS.

Une de bordeaux, une de champagne, tisane exhilarante...

Il désigne la bouteille à étiquette.

CHARLES.

Double le liquide, et c'est bien... (A *Bontems*.) Va l'aider à porter la table.

ENSEMBLE.AIR : *Mansarde du Crime*.

CHARLES et FRANÇOIS.

Pour fêter ^{ton} arrivée,
 votre
 Servons chaud et buvons frais,
 Servez et buvez
 Et que l'amitié supplée
 A ce qui manque aux apprêts.

BONTEMS.

Quelle bizarre équipée !
 Je crois que c'est un accès ;
 Mais, poursuivons son idée
 Et nous verrons bien après.

(François et Bontemps entrent dans la pièce à gauche.)

CHARLES (seul, riant et mettant la tisane exhalante dans le rafraichissoir).

Ce cher Bontems, mon envie
 A bien de quoi l'étonner :
 Un malade qui convie
 Son médecin à diner !

(François paraissant avec la table servie.)

FRANÇOIS.

Voilà.

CHARLES.

Ah ! François, c'est aujourd'hui samedi, n'oublie pas de régler le compte du restaurateur et d'aller le payer afin qu'il n'envoie pas.

FRANÇOIS.

Oui, mon commandant.

CHARLES.

Et maintenant, sentinelle, à ton poste, et aussitôt
que tu verras paraître de loin...

FRANÇOIS.

Suffit, mon commandant.

ENSEMBLE.*AIR de la Cracovienne.*

CHARLES.

Sois plein de vigilance !

Prudence, (bis)

Si l'ennemi s'avance

Soudain à mon secours,

Accours !

FRANÇOIS.

Comptez sur ma prudence

D'avance, (bis)

Si l'ennemi s'avance

Pour vous porter secours

J'accours.

BONTEMS.

En bonne conscience,

Je pense (bis)

Qu'il doit être en démence,

Ah ! veillons sur ses jours

Toujours.

SCÈNE VII.

CHARLES, BONTEMS, *assis tous deux.*

CHARLES.

Eh bien ! tu ne mets pas ta serviette ?

BONTEMS (stupéfait).

Écoute donc, je ne sais pas, moi, si je veille ou si je
rève ; si j'ai le cauchemar...

CHARLES (lui mettant sous le nez le perdreau qu'il tient au bout de sa fourchette).

Flaire-moi ça, et dis-moi si c'est là le fumet d'un perdreau truffé de cauchemar ?

BONTEMS (après avoir flairé, dépliant sa serviette).

Je veille, c'est évident ; mais alors, explique-moi...

CHARLES.

Claudine, tu le sais, a été élevée dans la retraite la plus absolue, près de son oncle, un vieux chanoine.

BONTEMS.

Oui ; ton perdreau est exquis.

CHARLES.

La femme que je vous donne, commandant, me dit-il, est un ange qui n'a qu'un défaut.

BONTEMS.

Tiens ! moi qui croyais que les anges n'en avaient pas du tout !

CHARLES (souriant).

Les anges du ciel, oui ; mais ceux de la terre ont toujours quelque petite chose, ne fût-ce que pour ne pas trop humilier le reste des habitans.

BONTEMS.

Et ce défaut ?

CHARLES.

Elle est trop affectueuse, ajouta-t-il. Oh ! mais affectueuse jusqu'à l'obsession, et moi, son oncle, je ne puis m'en débarrasser, pas même lorsque je lis mon bréviaire dans le jardin. Je l'ai là, à côté de moi, me cueillant une fleur, m'enlevant un duvet, détachant une paille que traîne ma soutane, donnant la chasse à une guêpe sur le point de m'importuner... moins qu'elle assurément.

BONTEMS.

Dis donc, si nous passions maintenant à la sole normande?

CHARLES.

De sorte, poursuit le chanoine, que si je veux me donner un peu de liberté, tout en ménageant sa délicatesse, je suis obligé de faire un voyage ou ure maladie.

BONTEMS.

Ah ! diable !

CHARLES.

La cérémonie terminée, j'emmène Claudine et, tout entier aux douceurs de la lune de miel, j'avais oublié les paroles du bon chanoine. Tu conçois, une jeune femme, pure de tout antécédent même platonique, resplendissante de beauté, pleine de grâce et de gentillesse. J'étais dans le ravissement de l'avoir toujours près de moi, sa main dans ma main, sa tête charmante en face de la mienne, ou à mes pieds, candide, riante et heureuse comme une enfant.

BONTEMS.

Ta sole normande est parfaite. Je te demanderai quelques goujons.

CHARLES.

Bref, elle ne me quittait pas d'une seconde. Le premier trimestre, ce fut pour moi le paradis ; le second, c'était déjà quelque chose comme le vestibule du purgatoire, et le troisième ! oh ! le troisième !...

BONTEMS.

Connu, connu.

CHARLES.

Parbleu ! puisque tu es marié, tu sais ce que c'est.

BONTEMS.

Du tout, merci ! Quand j'épousai Henriette, elle était

veuve pour la seconde fois... mes prédécesseurs on eut peut-être ces inconvéniens-là ; moi, j'ai eu les avantages. Henriette n'est pas un ange : c'est un chevalier de la Légion d'honneur, une excellente femme qui, comme la tienne, n'a qu'un défaut : elle est gourmande... mais je suis gastronome... il faut des époux assortis... nous ne faisons que manger.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

On connaissait, jusqu'à présent,
Trois espèces de mariage :
D'amour, de raison et d'argent...
Le quatrième est notre ouvrage.
Aussi, tous deux, sans vanité,
Nous prétendons qu'on nous brevette
Pour l'honneur d'avoir inventé
Le mariage à la fourchette.

CHARLES.

Moi, je ne pouvais pas en vouloir à cette chère Claudine ; mais j'ai saisi dernièrement une occasion pour échapper à sa naïve tyrannie, en me servant du procédé de son oncle. Je me suis donné une maladie !... une maladie de langueur avec médecin à mon chevet et paille devant ma porte.

BONTEMS (riant).

Ah ! ah ! ah !

CHARLES.

J'ai mis François, mon domestique, mon ancien soldat, dans la confidence... Nous avons un restaurant à deux pas d'ici. François me donne à manger en secret.

BONTEMS.

Tu manges bien en secret ! mais tu ne peux pas sortir.

CHARLES (en confidence).

Si. La nuit, quelquefois, quand Claudine est endormie dans sa chambre, je sors en cachette, laissant dans la mienne une espèce de mannequin près duquel veille François, pour éloigner ma femme dans le cas où, inquiète sur ma santé, elle viendrait troubler ma nuit pour savoir comment je la passe.

BONTEMS.

Et depuis combien de temps es-tu malade de cette façon?... (*Il désigne la table en souriant.*)

CHARLES.

Il y a une quinzaine, et ça ne marche pas aussi bien qu'au commencement ; elle trouve que je ne me soigne pas assez, que je ne prends pas assez de médicamens, et, alors, ce sont des reproches, des larmes, des désespoirs !...

BONTEMS.

Que vas-tu faire, cher ami ? Tourmenté quand tu te portes bien ; tourmenté quand tu te portes mal, il n'y a pas une troisième situation.

CHARLES (se levant, et brusquement).

Bontems ?

BONTEMS (se levant).

Cher ami ?

CHARLES.

J'aime ma femme, je l'aime, oh ! je l'aime ! Elle est ma joie, mon bonheur, mon orgueil... mais, ça devient insupportable !

BONTEMS.

Oui, je conçois, tu voudrais...

CHARLES.

C'est bien naturel.

AIR du Parnasse des Dames.

Par une liberté réelle,
 Je voudrais un peu, sur ma foi,
 Me distraire, en m'éloignant d'elle,
 N'ayant pu l'éloigner de moi.
 La politique et les sciences,
 La justice après leurs débats,
 Prennent, tous les ans, des vacances...
 Le mariage n'en prend pas,
 Et pourquoi n'en prendrait-il pas ?

BONTEMS.

Au fait, oui, pourquoi ?

CHARLES.

J'ai donc envie, un de ces jours, en ménageant la transition, d'entrer en convalescence.

BONTEMS.

Tu es, pardieu ! bien le maître.

CHARLES.

Et de guérir dans quelque temps.

BONTEMS.

Ça ne sera pas long, si ça te fait plaisir.

CHARLES.

Mais, avant, il faudrait trouver un prétexte, un moyen pour m'absenter, pour...

BONTEMS.

Veux-tu que nous demandions une inspiration au tabac et au petit verre ?

CHARLES (versant deux petits verres).

Ça me va !

BONTEMS (regardant la petite bouteille).

Que fais-tu donc ? tu me sers du sirop de capillaire.

CHARLES.

Rassure-toi, nous sommes obligés, François et moi,

de mettre des étiquettes de pharmacie sur nos vins et sur nos alcools.

Ah ! ah ! ah !

BONTEMS (riant).

CHARLES.

C'est comme notre tabac, regarde : plantes aromatiques pour fumigations... (*Il montre le paquet.*)

BONTEMS.

A ta santé !... (*Ils vident leurs petits verres.*)

CHARLES.

A la tienne !

BONTEMS.

Et foin du chagrin, morbleu !

CHARLES.

Et vive la liberté !

BONTEMS.

Vive la liberté !

ENSEMBLE.

AIR : *Vive le Roi.* (Henrion.)

Allons, fumons et buvons !

Oui, chantons et rions !

Liberté

Et santé,

Vont de compagnie.

Il ne faut pas se fâcher ;

Mais on doit relâcher

Et gaiement détacher

Le nœud qui nous lie.

Sans façon, (bis)

Délivré du caveçon,

Sans façon (bis)

Vivons en garçon.

(Ils trinquent et boivent le cognac.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS (vivement).

Monsieur, monsieur, voilà l'ennemi !

CHARLES (cherchant à réparer le désordre ainsi que Bontems).

Ma femme !

FRANÇOIS.

Je me suis laissé surprendre ; madame est rentrée par la petite porte du jardin.

CHARLES.

Si elle voyait... pas moyen alors de ménager la transition ; tout serait connu, tout serait perdu !

FRANÇOIS (du fond).

La voici ! la voici ! (*Charles tombe sur la causeuse.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE (un gâteau à la main).

Nous voilà, mes amis... (*Apercevant la table.*) Une table dressée !

HENRIETTE.

Un dîner !

CLAUDINE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

CHARLES (embarrassé).

Un dîner ? qu'est-ce que cela veut dire ?

BONTEMS.

Écoutez donc : fallait-il, parce que Charles est malade, que je mourusse de faim ?

CHARLES (vivement).

Oui, c'est clair, fallait-il, parce que mon ami mou-

rait de faim que je fusse mala... non, je me trompe...

HENRIETTE (à Bontems).

Diantre! quel appétit!... et quelle soif!... Deux couverts pour toi seul, chéri?

CHARLES (à part).

Aïe! aïe! aïe!

CLAUDINE.

En effet, il y a deux verres, deux serviettes, deux fourchettes, deux...

CHARLES (après un embarras).

Eh bien! quand on a deux hôtes!

CLAUDINE.

Mais, où est donc la portion de madame?

HENRIETTE.

Tiens, c'est juste. Il y a bien ma fourchette; mais je ne vois pas sur quoi la faire manœuvrer.

CHARLES.

Comme vous n'arriviez pas et que d'ailleurs vous deviez manger des gâteaux, des gros... j'ai dit à Bontems : Ta femme soupera plus tard; mange tout.

BONTEMS.

Et j'ai tout mangé.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

HENRIETTE (à Bontems).

Tout s'explique. Il t'a dit : Mange tout, tu es un mange-tout; tu as mangé tout; tout s'explique.

CLAUDINE (à Charles).

Mais toi, je parie que tu n'as rien pris.

BONTEMS (s'oubliant).

Si, si, au contraire, il a pris...

CHARLES (feignant de tousser pour l'avertir).

Hum! hum! hum!

BONTEMS.

Je lui ai fait prendre de la tisane.

CLAUDINE.

En a-t-il pris convenablement, au moins?

CHARLES (montrant la bouteille étiquetée).

Regarde, j'ai vidé la bouteille.

CLAUDINE.

Et ça a bien passé?

BONTEMS.

Oui, ça s'est bien pass...

HENRIETTE.

Mais, ça ne t'a pas fait descendre le sang de la tête.
Tu es encore plus rouge que tout-à-l'heure.

CHARLES.

Oui, je sens un feu...

CLAUDINE (à Charles).

Du reste, en revenant, je suis entrée à la cuisine; ne
l'impatiente pas, il sera bientôt prêt.

CHARLES.

Quoi?

JEANNE (paraissant au fond avec un bain de pieds).

Le bain de pieds de monsieur.

SCENE X.

LES MÊMES, JEANNE.

CHARLES.

Un bain de pieds!

JEANNE.

Avec de la moutarde.

CLAUDINE.

Ça te fera du bien.

BONTEMS (s'oubliant).

De la moutarde après di...

CHARLES (vivement).

Après dix verres de tisane ?

CLAUDINE.

Prends-le, je t'en supplie.

CHARLES.

Non, je n'en ai pas envie dans ce moment-ci.

CLAUDINE (pleurant).

Voilà comme tu es ! tu me refuses toujours, mais je vois ce que c'est, à la fin !

HENRIETTE (la consolant).

Eh bien ! eh bien !

CLAUDINE (pleurant toujours).

Il ne m'aime plus, il ne veut pas guérir, il veut mourir pour se débarrasser de moi...

Jeanne et François rangent la table.

HENRIETTE.

Singulier moyen !... (A Charles.) Allons, voyons, toi, mets-y un peu de complaisance. Tu es rouge comme un coquelicot. Prends-le pour lui faire plaisir !

CHARLES (à Bontems).

Docteur, en conscience, puis-je prendre un bain de moutarde dans l'état où je suis ?

BONTEMS (qui a tâté le pouls de Charles).

Mon ami est dans un état de pléthore... s'il le prend, il aura une fièvre de cheval.

CLAUDINE.

Oh ! alors...

HENRIETTE (vivement).

Remporte ta moutarde, Margoton.

CHARLES (bas à Bontems).

Emmène-moi dans le jardin, nous avons à causer, à chercher le moyen...

BONTEMS.

Ce qu'il faut au commandant, c'est un peu d'air, un peu d'exercice, un tour de jardin...

CLAUDINE (alarmée).

Y songez-vous !

HENRIETTE.

Et pourquoi pas, au fait ?

BONTEMS (soutenant Charles).

Viens, mon ami, appuie-toi sur moi.

CLAUDINE.

Qu'il se couvre bien, alors, mets un madras sur la tête.

BONTEMS.

Inutile.

CLAUDINE.

Un paletot sous ta robe de chambre.

BONTEMS.

Je m'y oppose.

HENRIETTE.

Voyons, petit bonhomme, il ne faut pas, non plus, faire de ton mari un marchand d'habits.

CLAUDINE.

C'est que j'ai peur... il doit être si faible.

BONTEMS.

Je m'en charge de le guérir : ce ne sera pas long.

CLAUDINE (enchantée).

Quel espoir ! Oh ! docteur, pour cette bonne parole, je demande à vous embrasser... (*A Henriette.*) Vous permettez ?

HENRIETTE.

Je veux te donner l'exemple. Chassé croisé... (*Elle embrasse Charles. A part, étonnée.*) Notre malade a un parfum de cognac...

ENSEMBLE.**AIR · Valse de Reber.**

Je puis rire d'avance,
O moment enchanteur !
A la douce espérance
De revoir le bonheur.

(Reprise. Bontems et Charles sortent par le fond.)

SCENE XI.**CLAUDINE, HENRIETTE, FRANÇOIS.**

Henriette allume une cigarette.

CLAUDINE (à François qui va sortir).

François ?

FRANÇOIS.

Madame ?

CLAUDINE.

Reste, nous avons à régler le compte du pharmacien,
pour la semaine ; tu iras le payer.

FRANÇOIS.

Bien, madame... (à part.) Moi, je vais régler le
compte du restaurateur.

CLAUDINE (à Henriette).

Vous permettez ? c'est l'affaire d'un instant. Je suis
à vous.

HENRIETTE (allumant sa cigarette).

Tu as de l'ordre ; c'est bien, c'est très-bien.

CLAUDINE (donnant un papier à François).

Tiens ! additionne de ton côté, tandis que j'addition-
nerai du mien... Nous verrons après si nous sommes
d'accords...

Claudine va à la table de droite, près de la causeuse, et
François va s'asseoir à gauche.

HENRIETTE (à part).

Il se passe dans ce ménage quelque chose qui n'est pas naturel. J'ai bon nez, et ce parfum de cognac... Il faut que je me mette sur la piste...

Elle va derrière François et regarde le papier par-dessus son épaule.

AIR de Renaudin.

CLAUDINE.

Farine de graine de lin,
Un flacon de sirop de gomme.

FRANÇOIS (à part).

Écrivons un beefsteak aux pommes
Et puis une sole au gratin.

CLAUDINE.

Le sept : pastilles détersives,
Et bouteille d'eau de Bussang.

HENRIETTE (à part, regardant le compte de François).

Et lui met un salmis de grives
Et du muscat de frontignant!

CLAUDINE.

Le huit : deux têtes de pavot ;
Le neuf : farine de moutarde!

HENRIETTE (à part).

Ici le quart d'une poularde'

FRANÇOIS à part).

De plus une tête de veau.

CLAUDINE.

Tisane aux quatre fruits, deux litres
Et puis un litre d'eau de ris.

HENRIETTE (à part).

Et lui : douze douzaines d'huitres.

FRANÇOIS (à part).

Quatre bouteilles de chablis.

HENRIETTE (à part).

Ce compte de restaurateur
Et ce compte d'apothicaire

Ne sauraient être, je l'espère,
Pour le même consommateur.

CLAUDINE (à François, parlant).

Total : 49 fr. 50.

FRANÇOIS (souriant).

C'est exact...

Claudine repousse la petite table qu'elle avait approchée et quitte la causeuse.

ENSEMBLE.

CLAUDINE.

C'est tout ce que prend mon mari,
Hélas ! depuis une quinzaine.
Et c'est pourquoi je suis certaine
Que ce sera bientôt fini.

HENRIETTE.

Rassure-toi ! si ton mari
Prend tout ça, depuis la quinzaine,
Pour ma part, je suis bien certaine
Qu'il est déjà comme guéri.

FRANÇOIS.

Voilà ce que prend son mari,
Hélas ! depuis une quinzaine,
Aussi, la chose est bien certaine,
Il n'est pas près d'être guéri.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE (accourant du fond).

Madame, madame !

CLAUDINE (alarmée).

Eh ! mon Dieu, qu'y a-t-il ?

JEANNE.

Il y a que monsieur...

CLAUDINE.

S'est trouvé mal ?

JEANNE.

Au contraire, il se trouve bien.

HENRIETTE (à part, désignant la note de François).
Parbleu ! avec un pareil total !

CLAUDINE.

Mais, parle !

HENRIETTE.

Parle donc, Margoton !

JEANNE.

C'est que je suis si contente, si essouffée ; imaginez-vous, madame, que j'étais à la lucarne du grenier, lorsque j'ai aperçu monsieur dans le jardin.

CLAUDINE.

Eh bien ?

JEANNE.

Il se promenait bravement, il riait aux éclats.

FRANÇOIS (à part).

Aïe ! aïe !... (*Il fait des signes à Jeanne.*)

JEANNE.

Et il fumait une cigarette !

CLAUDINE.

C'est n'est pas possible !

JEANNE.

Pour lors, dans ma joie, je lui ai crié : Ah ! monsieur, quel bonheur ! je vais l'annoncer à madame, et je suis accourue.

CLAUDINE à Henriette.)

(Oh ! venez, venez, je veux être témoin...)

JEANNE (qui a remonté la scène).

Inutile, voici monsieur !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES, BONTEMS.

CLAUDINE (allant à Charles).

Cher ami, je viens d'apprendre...

BONTEMS (à part).

Pas moyen de nier... (*Haut.*) Oui, ça va mieux.

CHARLES.

Un peu mieux, très-peu... (*A part.*) Cette bête de Jeanne!

CLAUDINE.

Mais alors, mon ami, si tu prenais un biscuit?

CHARLES.

Non, je ne me sens pas le besoin de manger.

HENRIETTE (à part).

Je crois bien.

BONTEMS.

Ça lui ferait mal, même.

HENRIETTE (à part).

Mon mari sait le secret, il faut qu'il me l'explique en particulier.

CLAUDINE.

Oh! mais, je ne reviens pas de mon étonnement, quelle gloire pour vous, docteur!

BONTEMS (modeste).

Oh! oh!

CHARLES (bas à François).

Tu mettras le mannequin cette nuit; je sortirai.

FRANÇOIS (bas).

Bon.

HENRIETTE.

Ah! ça, mais, je voudrais bien, moi, voir le jardin où s'est opéré le prodige. Bontems, tu vas m'y conduire.

BONTEMS (à Henriette).

Volontiers... (*Bas à Charles.*) Courage, sonde un peu le terrain et prépare les voies.

CHARLES (bas).

Je crains...

HENRIETTE.

Allons, major, allons !

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Mais, je suis d'avis qu'à la place
Où l'événement s'est passé,
En mémoire de cette grâce
Un beau monument soit dressé,
Et que sur le marbre, on burine
Deux simples lignes que voici :
Miracle de la médecine !
Et de la pharmacie aussi.

(*Désignant la note de François.*)

ENSEMBLE.

Je suis d'avis qu'à cette place, etc.

(*François entre dans la chambre de Charles, à gauche.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, CLAUDINE.

CLAUDINE (lui prenant la main).

Oh ! que je te regarde, que je te contemple, que je t'admire !

CHARLES.

Je suis heureux de ta joie, ma chère Claudine ; toutefois, il ne faut rien exagérer. Ça va un peu moins mal, c'est vrai ; mais, ça se soutiendra-t-il ?

CLAUDINE.

Oui, je l'espère, j'en suis sûre. J'étais trop malheureuse, vois-tu, Dieu a eu pitié de moi.

CHARLES.

Je me sens encore languissant.

3

CLAUDINE.

Eh bien ! assied-toi là, près de ta Claudine qui t'aime !

CHARLES (se mettant dans un fauteuil).

Oui, chère amie, je le sais.

CLAUDINE.

Non, tu ne le sais pas.

CHARLES.

Mais si, tu m'en as donné tant de preuves !

CLAUDINE.

Non, tu ne sais pas mes craintes, mes alarmes depuis quinze jours.

CHARLES.

C'est que tu t'exaltes trop.

CLAUDINE.

Enfin, ce qui est passé est passé.

CHARLES.

C'est que ce n'est pas tout-à-fait passé.

CLAUDINE.

Si, c'est passé ; tu vas bien... (*Au public.*) il va bien !...

Elle penche la tête sur l'épaule de Charles.

CHARLES.

J'ai encore besoin de...

CLAUDINE.

Tu as besoin de solitude et de bonheur.

CHARLES.

Tu comprends, quand on ne mange rien depuis quinze jours !

CLAUDINE (se mettant sur ses genoux).

Oui, mais n'aie pas peur. Ce qui prouve que tu vas bien, c'est que dans le jardin, tu riais, tu causais, tu fumais.

CHARLES.

C'est un éclair... En ce moment, je ne recommencerais pas, et la preuve, c'est que toi, léger fardeau, charmant fardeau, précieux fardeau...

CLAUDINE (se retirant).

Jè te gêne !

CHARLES.

Oui, j'éprouve encore du malaise.

CLAUDINE.

Eh bien ! mon chéri, étale-toi tout seul, là, et moi, je serai là, près de toi...

Elle se met à côté de lui sur une chaise basse.

CHARLES.

Merci, ma belle Claudine.

CLAUDINE.

Tu me trouves belle ?

CHARLES.

Oh ! oui, comme tout le monde.

CLAUDINE.

De tout le monde, ça ne me dit rien ; mais, de toi, ce mot me charme, m'enchanté, me ravit.

CHARLES (la contemplant).

Et puis, bonne, aimable, gracieuse.

CLAUDINE (en extase).

Dis toujours, dis toujours ! tiens, je ne voudrais pas d'autre existence : toi, où tu es, moi, où je suis. Alors, je comprends le paradis, la joie ineffable, la félicité infinie.

CHARLES (à part, se ravisant).

Diable ! je me laisse aller, moi...

CLAUDINE.

Aussi, je forme des projets...

CHARLES. Ah !

CLAUDINE.

Je voudrais une maisonnette dans une forêt ou au sommet d'une montagne, ou plutôt sur le bord de la mer.

CHARLES.

Ah ! ah !

CLAUDINE.

Oui, autour de nous, près de nous, entre nous, la nature, rien que la nature.

AIR de *M^{lle} Garcin*. (Geneviève.)

Quand du bonheur je rêve la peinture
 Nous sommes seuls, je te suis pas à pas,
 Entre deux cœurs, que faut-il ? la nature,
 Charme du ciel, et qui n'égare pas.
 Le monde, hélas ! perfide en sa tendresse,
 Pour mille amours embellit son autel,
 Mais la nature, innocente déesse,
 N'en admet qu'un, pour le rendre immortel.

CHARLES.

Et nous vivrions là, sans un ami ?

CLAUDINE.

A quoi bon ?

CHARLES.

A nous faire compagnie.

CLAUDINE.

Qu'en aurions-nous besoin ?

CHARLES.

Sans domestique ?

CLAUDINE.

Pourquoi faire ?

CHARLES.

Pour faire la cuisine.

CLAUDINE.

Inutile.

CHARLES.

Inutile, la cuisine !

CLAUDINE.

Dans la maison austère et silencieuse où j'ai été élevée, je me suis habituée à l'isolement et aux travaux du ménage.

CHARLES.

Quoi ! tu ne voudrais pas même...

(CLAUDINE enthousiaste.

Nous vois-tu sur le bord de la mer, faisant ensemble de longues promenades à cheval ? tu me prendrais en croupe, je serais toujours près de toi ; je ne te quitterais pas. Oh ! Dieu ! te quitter, moi, impossible, d'une minute !... Comme nous serions heureux !

CHARLES (grimaçant un peu).

Oui, ce serait très-amusant.

CLAUDINE (vivement).

N'est-ce pas ?

CHARLES.

Mais, cependant, songes-y : pour soigner un cheval, il faudrait un palfrenier.

CLAUDINE (vivement).

Eh bien ! écoute : je te ferai des concessions, de larges concessions... (*Volublement.*) Nous emmènerons Jeanne et François ; Jeanne, pour la cuisine, François pour l'écurie. Tu vois, je suis accommodante, généreuse ; c'est décidé, nous quitterons le monde, nous partirons bientôt.

CHARLES.

Ah ! ça, mais... ma maison de Paris ?

CLAUDINE (vivement).

Tu la vendras.

CHARLES.

Ma petite terre de Bretagne ?

CLAUDINE.

Tu la vendras.

CHARLES.

Mes rentes sur l'État ?

CLAUDINE.

Tu les vendras ! Tu vois bien, c'est facile, c'est raisonnable, c'est arrêté, c'est comme fait... (*Follement.*)
Que je t'embrasse ! que je te remercie !... (*Elle lui saute au cou.*) Oh ! mon ami !

CHARLES (à part).

Diable ! diable !... (*Haut.*) Nous verrons, nous réfléchirons, nous en causerons.

CLAUDINE (vivement).

Ce soir ?

CHARLES.

Non, plus tard... Je ne me sens pas bien... mes défaillances me reprennent.

CLAUDINE (alarmée).

Ah ! mon Dieu !

CHARLES.

Et je crois que je ferais bien de me mettre au lit.

CLAUDINE.

Si tu prenais un peu de tisane ?

CHARLES.

Oui, ça ne peut pas me faire de mal.

Claudine va pour regarder la bouteille ; elle sonne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FRANÇOIS, HENRIETTE.

AIR : *Haine d'une femme.* (Trois épiciers.)

FRANÇOIS (entrant de la gauche, bas à Charles).

Le mannequin est à sa place.

HENRIETTE (entrant du fond).
J'ai laissé Bontems au jardin.

CLAUDINE.

Plus de tisane, qu'on en fasse.

HENRIETTE (à François).

Oui, cours...

(A part.)

Chez le marchand de vin.

CLAUDINE.

Moi, je m'en vais préparer la veilleuse.

CHARLES.

A Bontems, moi, je vais dire : bonsoir !

Je sens une migraine affreuse.

HENRIETTE (moqueuse).

Ta diète n'est pas heureuse.

ENSEMBLE.

Ah ! quel malheur !

Quand du bonheur

On avait revu la lueur.

Quelle douleur !

Espoir flatteur,

Tu n'étais donc qu'un messager trompeur.

(Claudine entre à droite. — Charles et François sortent par le fond.)

SCENE XVI.

HENRIETTE, puis CLAUDINE.

HENRIETTE (seule).

Je n'ai pu rien tirer de mon mari. Sous prétexte que le secret d'un autre ne lui appartient pas, il est resté discret comme un ministre des affaires étrangères.

CLAUDINE (sortant de la chambre de droite, une veilleuse à la main).

Je suis à vous. Je vais porter cette veilleuse dans la chambre de ce pauvre Charles...

Elle entre à gauche.

HENRIETTE (seule).

D'abord, il faut que je sache de quoi il retourne, non par curiosité, oh ! Dieu ! j'en suis incapable, mais dans l'intérêt de l'ordre et de la famille.

SCÈNE XVII.

CLAUDINE, HENRIETTE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS (du fond achevant de coller une étiquette sur une bouteille).

Voici la tisane exhilarante.

CLAUDINE (paraissant tout effrayée et les yeux tournés du côté de la chambre d'où elle sort).

Ah ! mon Dieu !

FRANÇOIS (à part).

Oh ! pourvu qu'elle n'ait pas regardé !...

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDINE.

Il y a quelqu'un à la place de mon mari.

FRANÇOIS (à part).

Elle l'a vu !

HENRIETTE.

Laisse-moi donc tranquille, puisque Charles est au jardin avec Bontems.

CLAUDINE.

Je le sais, mais il y a quelqu'un.

FRANÇOIS (à part).

Bigre ! bigre !

HENRIETTE.

Pas possible, c'est une berlue, une illusion, le mouvement de la veilleuse, une ombre qui se promène.

CLAUDINE.

Du tout. J'ai eu peur et j'ai fui.

HENRIETTE.

Mais, par où aurait pu entrer cette invasion étrangère ?

CLAUDINE.

Il y a une petite porte dérobée qui donne sur la campagne.

FRANÇOIS (vivement, faisant un pas vers la chambre).

Madame se trompe, et je vais...

HENRIETTE (vivement).

Oui, tu vas, mais avec moi ! car à ton trouble, qui est la seule chose honnête de ta figure, en ce moment, je te soupçonne de...

FRANÇOIS.

Moi !...

HENRIETTE (la cravache à la main).

Nous allons bien voir ! Ah !

AIR : Partie et revanche.

Je suis d'humeur fort débonnaire,
 Mais je m'en vais là, sans quartier,
 A l'invasion étrangère
 Servir un plat de mon métier. (bis)
 Si son goût est pour la musique
 Vous allez l'entendre chanter,
 Et si de danse elle se pique,
 Je m'en vais la faire danser.
 Elle va chanter et danser.

(Elle entre dans la chambre suivie de François et la cravache haute.)

FRANÇOIS (à part, gémissant).

Comment sortir de là, Seigneur Dieu ?

HENRIETTE (dans la chambre).

Que fais-tu ici, invasion ? Tu ne bouges pas ! tu fais la sourde oreille ? Ah ! tu n'attendais pas la mère Bon-

tems ! et tû vas savoir un peu... (*Éclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah !

CLAUDINE (stupéfaite).

Elle rit maintenant ? qu'est-ce que...

HENRIETTE (paraît en riant).

Ah ! ah ! ah !

CLAUDINE.

Vous riez ?

HENRIETTE (riant).

Ah ! ah ! ah ! oui, je ris... (*Brusquement sérieux.*) J'ai tort. Il n'y a pas d'invasion ; il n'y a rien, mais, c'est égal, il y a quelque chose !

CLAUDINE.

Qu'est-ce donc ?

HENRIETTE (impérativement, à la porte de la chambre).

Viens ici, Crispin !...

François paraît, tenant dans ses bras un grand mannequin de peintre, coiffé d'un madras rouge et habillé d'une robe de chambre blanche.

CLAUDINE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

C'est ton mari... ou quelque chose d'approchant, mais comme il n'est pas juste de séparer ce que le ciel a uni, ça te revient, ça t'appartient... (*A François.*) Crispin, porte ça à sa place, à sa vraie place, dans l'appartement de madame, et reviens aussitôt subir un interrogatoire.

FRANÇOIS (à part).

Qu'est-ce que nous allons devenir !...

Il entre à droite.

CLAUDINE.

Je ne comprends pas, mais je tremble.

HENRIETTE.

Calme-toi, il pouvait y avoir pis que ça, et je connais bien des femmes qui n'en sont pas quittes pour la rivalité d'un mannequin.

FRANÇOIS (paraissant, à part).

Que va dire monsieur de tout ceci ?

HENRIETTE.

Avance à l'ordre, Crispin ! tu es un ancien troupier, tu as de l'honneur ; tu vas répondre catégoriquement, sinon ton congé définitif.

FRANÇOIS (un peu blessé).

Mais, madame, il me semble...

HENRIETTE.

Tu fais le fier, parce que tu es électeur et que je ne le suis pas !

FRANÇOIS.

Ce n'est pas pour ça, mais le commandant m'a fait promettre...

HENRIETTE (vivement).

Tu seras blanchi. Je prends la chose sur moi, c'est pour le bien de tous.

FRANÇOIS.

J'obéis.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce mannequin ?

FRANÇOIS.

C'est le suppléant du commandant quand il sort la nuit.

CLAUDINE (émue).

Ah ! il sort la nuit ?...

HENRIETTE.

Et ce compte que tu écrivais ?... donne-le moi.

FRANÇOIS (donnant).

C'est la nourriture de monsieur.

CLAUDINE (vivement).

Comment ! il se nourrissait !

HENRIETTE (à Claudine).

Il n'y a pas de mal. C'est un des droits de l'homme et du citoyen... (*A François.*) Et ce que tu tenais tout-à-l'heure?... (*Elle désigne la bouteille.*)

FRANÇOIS.

De la tisane.

HENRIETTE (impérativement).

Achève ta phrase.

FRANÇOIS.

De Champagne.

CLAUDINE (vivement).

Il buvait du champagne !

HENRIETTE (à Claudine).

C'est encore un des droits de l'homme et du cit... (*A François.*) Ah ! ça, il n'a donc pas été malade, ton maître ?

FRANÇOIS.

Non, madame, il s'est toujours bien porté.

CLAUDINE (indignée).

Il s'est toujours bien porté !

HENRIETTE.

C'est encore un des droits...

CLAUDINE (pleurant).

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'apprends là ?

HENRIETTE.

Voyons, ne te gâte pas les yeux... (*A François.*) Et pourquoi s'il n'est pas malade, se donne-t-il les airs...

FRANÇOIS.

Je n'oserai jamais devant madame...

Il désigne Claudine.

CLAUDINE.

Parle.

HENRIETTE.

Parle donc !

FRANÇOIS (à Henriette).

Oui, mais à vous, à vous seule.

CLAUDINE (vivement).

Je veux tout savoir.

HENRIETTE (bas).

Je te dirai tout... (*Elle fait signe à François de la suivre à l'autre extrémité de la scène.*) Maintenant, parle.

FRANÇOIS (bas).

Madame est la douceur, la bonté, l'honnêteté même, le...

HENRIETTE (bas).

Tu fais un discours, va au fait.

FRANÇOIS (bas).

Madame aime monsieur ! Oh ! Dieu ! elle l'aime ! et... (*Plus bas et avec embarras.*) c'est ça qui...

HENRIETTE (bas).

Comment, c'est ça qui ?

FRANÇOIS (bas).

Oui, vous comprenez... le commandant était habitué à être libre, à voir ses amis, à aller à la chasse.

HENRIETTE (bas).

Eh bien ?

FRANÇOIS (bas).

Eh bien ! depuis le premier jour du mariage, mada-

me ne quittait pas monsieur un seul instant, toujours attachée à ses pas et comme accrochée à son habit.

HENRIETTE (à part).

Je m'en doutais... (Bas.) Ensuite ?

FRANÇOIS (bas).

Monsieur aime bien madame ! oh ! ça ! mais à la fin des fins...

HENRIETTE (bas, vivement).

Vas-y donc, toi, à la fin des fins.

FRANÇOIS.

Eh bien ! ça a fini sensément, vous savez, comme on dit dans les zouaves.

HENRIETTE (bas).

Ça a fini ?

FRANÇOIS (bas).

Par lui scier le dos.

CLAUDINE (impatiente).

Qu'est-ce qu'il vous dit ?

HENRIETTE.

Rien ! une comparaison empruntée à l'art de fabriquer des planches.

FRANÇOIS (bas).

Alors, il a fait le malade, et...

HENRIETTE.

Suffit ; la cause est entendue.

FRANÇOIS.

Et je ne serai pas compromis, au moins ?

HENRIETTE.

Non, file ; ne dis mot à personne de cet interrogatoire, à personne ! Et tu auras une récompense honnête... coquin...

François sort par la droite, au fond.

SCENE XVIII.

HENRIETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE (vivement).

Que vous a-t-il dit? ne me cachez rien!

HENRIETTE.

Te cacher? au contraire, j'en ajouterais plutôt par esprit de corps.

CLAUDINE (vivement).

Eh bien?

HENRIETTE.

Dis-moi, mon enfant, tu aimes beaucoup ton mari, n'est-ce pas?

CLAUDINE.

Si je l'aime! je l'aime tant, que je le vois où il n'est pas; oui, un objet qu'il a touché, qui lui appartient, qu'il n'a fait même que regarder, tout me le rappelle. Je le vois, je l'entends, je le sens partout.

HENRIETTE.

Naïve enfance de l'art! charmante ignorance des premiers jours du paradis!... Oh! que je me reconnais bien là! Tu me rajeunis, fillette. Tu m'enlèves les deux bosses; tu me rends les deux canards.

CLAUDINE (ne comprenant pas).

Les deux can...

HENRIETTE.

Mais, il ne s'agit pas de canard. Voyons, veux-tu avoir confiance en moi?

CLAUDINE.

Oh! oui, oui, madame.

HENRIETTE (appuyant).

Eh bien! écoute: tu aimes trop, tu aimes mal ton mari; tu n'as pas de raison; tu n'as que du sentiment;

tu en accables ce pauvre Charles, et si tu continuais sur le même pied, il finirait par te haïr.

CLAUDINE (effrayée).

Charles me haïr ! Oh ! tenez, madame, cette pensée m'est plus cruelle que tout. Guidez-moi, dirigez-moi ; que faut-il faire ?

HENRIETTE.

Laisser à ton mari la plus entière liberté. S'il veut aller fumer un cigare avec un ami, qu'il y aille ; s'il veut faire un voyage sans toi, va te promener ; s'il veut aller à la chasse, permis ; s'il veut même pêcher à la ligne, c'est ridicule, mais c'est autorisé.

CLAUDINE.

Et vous pensez qu'il me reviendra, qu'il ne fera plus le malade ?

HENRIETTE.

J'en suis sûre. Les rôles, même, do'vent changer. Si tu l'évites, il te cherchera.

CLAUDINE (vivement).

Oh ! alors, je l'éviterai ; je...

HENRIETTE.

Mais, un instant ! il ne faut pas faire de cela un manège, une malice, une coquetterie ! Fi donc ! La coquetterie, c'est la scélératesse des femmes ! Non, il faut t'en faire une raison ; puis une habitude, un état normal, comme on dit. Et souviens-toi bien de ceci :

AIR de M^{lle} Garcin.

Le bonheur, dont chacun en ce monde est avide,
On ne le trouve pas dans un climat glacé.
Il ne se voit pas plus dans la zone torride,
C'est dans un autre endroit que le ciel l'a placé.
Cette fleur dont on sait le nom et peu l'usage,
Celui-là qui s'en dit amateur doit choisir

En quelque état qu'il soit, mais surtout en ménage,
Un milieu tempéré s'il veut la voir fleurir.

SCENE XIX.

LES MÊMES, CHARLES, BONTEMS.

BONTEMS (bas à Charles, en entrant du fond).

Le moyen est trouvé ; parle, je t'appuierai...

HENRIETTE (moqueuse).

Eh bien ! mon petit Charles, comment ça va-t-il ?

BONTEMS.

Le mieux se soutient.

CHARLES.

Oui, il se soutient un peu.

CLAUDINE.

Quel bonheur !

HENRIETTE (bas).

Doucement, mon bonhomme, doucement.

BONTEMS.

Voyons, en attendant que la voiture vienne nous
prendre, ma femme et moi, asseyons-nous et cau-
sons...

Bontems s'assied sur la causeuse de droite, à la gauche de
Charles. Henriette sur le fauteuil à gauche, ayant Clau-
dine à sa gauche, Bontems parle bas à Charles.

HENRIETTE (bas à Claudine).

Il se trame quelque chose entre ces deux gaillards...

Attention !

BONTEMS (à Charles, bas).

Va donc.

CHARLES (à Claudine).

Devine, ma chère amie, quelle visite j'ai reçue dans
le jardin ?

CLAUDINE.

Je ne sais pas.

CHARLES.

L'aide de camp du ministre de la guerre.

BONTEMS.

Qui nous a aperçus à travers la grille, en revenant du bois.

HENRIETTE (bas).

C'est vrai, ça, comme je danse.

CHARLES.

Le ministre, qui ne me savait pas malade, lui disait justement ce matin : Pourquoi le commandant Montléry ne reprendrait-il pas du service ?

CLAUDINE (émue).

Reprendre du service !

HENRIETTE (bas).

Du sang-froid, bonhomme, du sang-froid !

CHARLES.

Avec six mois passés en Algérie, il reviendrait colonel.

BONTEMS.

Et moi j'ai ajouté : Et radicalement guéri !

CHARLES (sondant le terrain).

Tu comprends, ma bonne Claudine, que j'ai repoussé bien loin...

HENRIETTE.

Pourquoi pas ? C'est faire injure au bon sens de ta femme !... (Bas.) Dis comme moi.

CLAUDINE (du même ton, recevant un coup de coude).

Pourquoi ça ? c'est faire injure au bon sens de ta femme.

CHARLES (étonné).

Quoi ? tu ne serais pas éloignée...

HENRIETTE.

Pour ton avancement et pour ta santé? je crois bien.

CLAUDINE (du même ton, recevant un coup de coude).

Pour ton avancement et pour ta santé? je crois bien.

Charles regarde Bontems avec surprise.

BONTEMS.

Oui, mais, c'est que vous ne savez pas : d'après une nouvelle ordonnance, il est défendu aux officiers d'em-mener leurs femmes.

CLAUDINE (à part).

Ah ! mon Dieu !

HENRIETTE (bas).

Du nerf, du nerf, petit bonhomme !

CHARLES.

Aussi, je n'ai pas... Oh ! Dieu ! quitter ma femme !
Et puis, toi-même, tu ne consentirais jamais...

HENRIETTE.

Pourquoi donc ça?... (*Coup de coude.*)

CLAUDINE.

Pourquoi donc ça ?

CHARLES (se levant tout stupéfait).

Comment !

HENRIETTE (bas).

Le voilà qui vient !

CHARLES.

Tu me laisserais partir ?

HENRIETTE.

Puisque c'est pour ton bien?... (*Coup de coude.*)

CLAUDINE.

Puisque c'est pour ton bien ?

CHARLES.

Tu resterais volontiers toute seule ?

HENRIETTE.

Mais elle ne resterait pas seule du tout.

CLAUDINE (répétant machinalement).

Mais elle ne resterait pas...

HENRIETTE (bas, se levant).

Tais-toi !... (*Haut.*) J'ai mon plan, je l'emmène à Bordeaux !... N'est-ce pas, bijou, nous ferons les vendanges?

CLAUDINE (se levant).

Je ne demande pas mieux.

CHARLES.

C'est charmant !

HENRIETTE.

C'est ravissant !

BONTEMS (à part, se levant).

C'est étonnant !

HENRIETTE.

Ainsi, voilà qui est convenu, commandant : vous partez demain de bon matin ; toi pour l'Algérie, elle pour Bordeaux.

CLAUDINE (gaîment).

C'est ça !

CHARLES.

Oh ! que tu es bonne, raisonnable !

HENRIETTE (à Charles).

Tu te chargeras bien d'une lettre pour une famille de ma connaissance, la famille BÉRIZOUBZOUB !

CHARLES.

Avec plaisir.

CLAUDINE.

Tenez, là, dans ma chambre, vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire.

HENRIETTE.

Major, tu mettras une apostille.

BONTEMPS.

Oui, chère amie.

CHARLES (à Claudine).

Dis-moi : ça ne te coûte pas trop au moins ?

HENRIETTE.

Pas le moins du monde. Chacun son goût. Toi, commandant, tu veux avoir deux grosses épaulettes sur le dos ; nous autres, nous aimons mieux un panier de vendangeuse sous le bras.

AIR : *Bal du grand monde.*

Tandis que ta femme, à la ronde,
Le front de pampre couronné,
Cueillera la grappe féconde,
Pour te faire du résiné,
Toi, dans l'Afrique où l'on t'appelle,
Au milieu de brillans hasards,
Pour en faire une colonelle,
Tu cueilleras des épinards.

ENSEMBLE.

Vive la vendange et la gloire !
Vive Bacchus et vive Mars !
Vive le vin et la victoire,
Les raisins et les épinards.

(Henriette et son mari entrent à droite. Henriette fait signe à Claudine, qui l'accompagne jusqu'à la porte, de bien jouer son rôle.)

SCENE XX.

CHARLES, CLAUDINE.

CHARLES.

Ah ! que je suis agréablement surpris, ma bonne Claudine !

CLAUDINE.

Qu'y a-t-il donc, dans ma conduite, de si extraordinaire? Je continue à suivre les prescriptions de la médecine, pour ta santé.

CHARLES.

Que veux-tu dire?

CLAUDINE.

Quand il y avait sur les ordonnances : Tisanes, juleps, sirops, je te disais de les prendre... (*Finement.*) Et tu les prenais, n'est-ce pas?

CHARLES.

Certainement, que je les prenais.

CLAUDINE (à part).

Quel menteur!... (*Haut.*) Maintenant, l'ordonnance d'un nouveau médecin, de ton ami Bontems, porte : Voyage de six mois en Algérie, et je te dis : Pars pour l'Algérie.

CHARLES.

Oui, c'est juste ! mais que je regrette de ne pouvoir t'emmener.

CLAUDINE.

Je me sou mets, encore ici, à l'ordonnance, ordonnance militaire cette fois : Il est défendu aux officiers d'emmener leurs femmes.

CHARLES.

Oui, cela est ainsi ; c'est absurde.

CLAUDINE.

Absurde? ce n'est pas mon avis. Je comprends que le service exige tout le temps d'un militaire.

CHARLES.

Et même, on n'en a pas assez.

CLAUDINE.

Tu vois donc bien.

CHARLES.

Cher ange ! mais que je me dédommage au moins, pendant ces quelques heures qui me restent, des longs jours que je passerai loin de toi. Viens t'asseoir, là...

Il s'assied sur une chaise et désigne un de ses genoux.

CLAUDINE (s'asseyant sur la causeuse).

Ménage-toi bien, au moins, là-bas.

CHARLES.

Sois tranquille, je veux te revenir éblouissant de santé...

Il rapproche sa chaise de la causeuse.

CLAUDINE (se plaçant à l'autre extrémité de la causeuse).

Que ce sera gentil de ta part.

CHARLES.

Et j'espère même que je serai de retour avant six mois.

CLAUDINE.

Ne te presse pas. Si tu vois que le séjour de l'Algérie te soit bon, restes-y huit mois plutôt que six.

CHARLES (se plaçant sur la causeuse).

Je pense qu'avec trois ou quatre.

CLAUDINE (se levant vivement). •

Oh ! tu me fais trembler.

CHARLES (assis).

Trembler !

CLAUDINE (passant à la droite de Charles).

Mais, oui ; car enfin, si tu revenais ici sans avoir pris la dose d'Algérie convenable ; si tu retombais malade !

CHARLES (toujours assis).

Ne crains rien, car, c'est singulier, je me sens un

épanouissement, une joie ! Il me semble que je n'ai pas été malade.

CLAUDINE.

Il te semble, oui, mais enfin tu l'as été.

CHARLES.

C'est vrai ; cependant je t'assure qu'au lieu de me fatiguer, notre causerie me ranime.

CLAUDINE (s'avançant).

Alors, c'est que tu as la fièvre.

CHARLES.

Du tout, tiens, vois !... (*Il lui donne la main.*)

CLAUDINE (avec malice).

Oui, la main est bonne.

CHARLES.

Regarde l'œil.

CLAUDINE (au public).

L'œil n'est pas mauvais non plus.

CHARLES (faisant un mouvement pour l'attirer près de lui).

Ma belle Claudine !

CLAUDINE (reculant.)

Allez vous reposer, monsieur, car il faut vous éveiller de grand matin pour recevoir mes adieux !

CHARLES.

Je partirai un peu plus tard.

CLAUDINE.

Oui, mais moi, je veux partir de très-bonne heure pour Bordeaux.

CHARLES.

Quel dommage que je ne puisse pas t'y accompagner.

CLAUDINE.

Grand dommage, en effet ; mais, puisque le médecin l'ordonne l'Algérie...

CHARLES.

Oh ! l'Algérie ou Bordeaux... Bontems m'ordonne de voyager, de changer d'air, mais un endroit ou un autre.

CLAUDINE.

Comment, un endroit ou un autre !

CHARLES (désignant ses genoux).

Viens donc ici, ma chère amie.

CLAUDINE.

Pas le moins du monde.

CHARLES (se levant).

Alors !

CLAUDINE (qui a gagné le fond près de le cheminée, impérativement).

Restez là, ou je m'en vais !

CHARLES (rassis avec humeur).

J'obéis.

CLAUDINE (à part, au public).

Comme ça réussit, dites donc !...

Elle s'assied sur le fauteuil à l'autre extrémité.

CHARLES (embarrassé).

Chère amie, une idée ; si, avant d'aller en Algérie, j'allais avec toi à Bordeaux ?

CLAUDINE (s'oubliant).

Oh ! ce serait mon bon... (*Se ravisant.*) Mais vous croyez que je le souffrirais, que j'accepterais votre dévouement ?

CHARLES.

Ce ne serait pas du dévouement de ma part ; ce serait de l'égoïsme.

CLAUDINE.

De l'égoïsme ?

CHARLES (se levant et allant doucement derrière le fauteuil de Claudine).

Oui, car Bordeaux... les vendanges, les raisins... Il y a des gens qui se guérissent rien qu'avec des raisins !

CLAUDINE (les yeux en l'air pour le regarder).

C'est une idée bizarre.

CHARLES.

Du tout, c'est une idée excellente et j'irai à Bordeaux.

CLAUDINE.

Ah !

CHARLES.

Oui.

CLAUDINE.

Vous êtes décidé ?

CHARLES.

Décidé.

CLAUDINE.

Eh bien ! alors, moi, j'irai en Algérie...

Elle se lève et se trouve à la gauche de Charles.

CHARLES (stupéfait).

Eh ?

CLAUDINE.

Si vous avez des caprices, pourquoi n'en aurais-je pas ?

CHARLES.

Cependant, chère amie...

CLAUDINE.

Assez, monsieur, assez. Je m'aperçois que notre lon-

gue conversation, après une diète de quinze jours, vous donne des vertiges.

CHARLES.

Mais non, je sens une allégresse !...

SCENE XXI.

LES MÊMES, BONTEMS, puis HENRIETTE.

BONTEMS (de droite, une lettre à la main).

Cher ami, voici la lettre d'Henriette pour la famille Benizoubzoub.

CHARLES (avec humeur).

Benizoubzoub !... Eh bien ! mets-la à la poste. Je ne vais pas en Algérie, je vais à Bordeaux ; je veux manger du raisin.

CLAUDINE.

Docteur, vous l'entendez ! Où est donc votre femme ? Elle a de l'empire sur lui, elle le calmerait.

BONTEMS (désignant la droite).

Ma femme ?... Une idée bouffonne. Elle prétend avoir entendu respirer quelqu'un dans votre alcôve.

CHARLES (bondissant).

Dans l'alcôve de Claudine !...

Bontems et Claudine le retiennent.

HENRIETTE (dans la chambre de Claudine, très-haut).

Mais sortez donc de là, monsieur !

CHARLES (avec emportement).

Monsieur !...

Il fait un pas vers la chambre. Bontems et Claudine le retiennent.

BONTEMS (retenant Charles).

Charles !

HENRIETTE (de même).

Vous faites la sourde oreille? il vous tuera.

CHARLES (furieux).

Oh! oui, je te tuerai!

HENRIETTE (paraissant).

Commandant...

CHARLES.

Je sais tout, et je vais... (On le retient.)

ENSEMBLE.

AIR : *Vive la finesse.*

Ah! c'est, sur mon âme,
Une audace infâme!

Venir de ^{ma} femme
 sa

Attaquer l'honneur!
Mais cette main sûre
D'une telle injure,
Bientôt, je le jure,
Sera le vengeur!

(Charles se précipite dans la chambre.)

LES TROIS AUTRES (riant aux éclats).

Ah! ah! ah! ah!

CHARLES (dans la chambre).

Misérable! tu me rendras raison! Tu ne bouges pas?
Eh bien! je te traînerai par les cheveux!

LES TROIS AUTRES (riant).

Ah! ah! ah!

CHARLES (paraissant tout penaud avec le madras du mannequin.)

La plaisanterie est un peu forte, ma chère Henriette.
Il montre le madras resté en forme de coiffure, et le jette sur la causeuse.

HENRIETTE.

Une plaisanterie?... (*Désignant la chambre de Charles.*) La plaisanterie était là tout-à-l'heure ; elle est ici maintenant... (*Elle désigne la chambre de Claudine.*) Voilà tout. D'ailleurs, de quoi te plains-tu ? N'es-tu pas depuis quinze jours à l'état de mannequin. Toi ou lui, n'est-ce pas la même chose ?

CHARLES.

Oui, mais enfin, j'ai changé d'avis ; je ne veux plus aller en Algérie. Je prétends accompagner ma femme à Bordeaux !

CLAUDINE (heureuse).

Oh !

HENRIETTE.

Soit ! mais pas avant d'avoir payé tes dettes.

CHARLES.

Mes dettes ?

HENRIETTE (exhibant le compte du restaurateur).

Oui, voici le compte du pharmacien : Beefsteack aux pommes...

CHARLES (vivement).

Du pharmacien?... Vous savez donc?...

HENRIETTE (le menaçant du doigt).

Tout ; mais nous n'avons pas le loisir de causer, il est tard ; il faut nous retirer, Bontems et moi... (*Avec malice.*) Vous n'avez que deux chambres, ainsi...

CHARLES (vivement).

Nous pouvons bien vous en céder une.

HENRIETTE (souriant).

Ça va vous gêner.

CLAUDINE.

Puisque ça fait plaisir à Charles.

CHARLES.

Et puis, mère Bontems, il faut que vous m'expliquez...

HENRIETTE.

Non, évitons une explication. Elle serait peut-être difficile; seulement, souvenez-vous tous deux que c'est à égale distance des extrêmes que se trouve le bonheur du ménage, comme du reste tous les bonheurs; qu'il y a entre l'adoration ridicule et l'aversion funeste quelque chose qui s'appelle l'amour raisonnable. Bref, mes amis, suivez en tout la maxime du philosophe Petit-Jean, de la comédie des *Paideurs*...

BONTEMS.

Ah! oui!...

« Qui veut voyager loin, ménage sa monture. »

HENRIETTE.

« Buvez, mangez, dormez, et faites feu qui dure. »

CHOEUR.

AIR : *Fragment de l'air de Renaudin.*

Époux qui voulez être heureux,
Évitez tous avec prudence,
Trop d'ardeur ou d'indifférence,
Le bonheur est entre les deux.

HENRIETTE (au public).

AIR : *Mon père était pot.*

Messieurs, en ce fatal moment,
Pour chasser nos paniques
Faites entendre un feu roulant

De bravos frénétiques.
Mais ce serait peu
De faire grand feu,
Dans cette conjoncture.
Venez donc souvent,
Et six mois durant,
Pour faire feu qui dure.

Reprise du Chœur.

FIN.